

partie, par arrêté du maire de Paris. En ce cas, le kilogramme de sucre réquisitionné, sera payé au détenteur 1 fr. 80 au lieu de 1 fr. 95.

Fait à Paris le 20 janvier 1871.

#### INCIDENTS DU SIÈGE.

Au dire de tous les officiers de la ligne et de la mobile, l'attitude et la bravoure des bataillons de marche de la garde nationale ont été vraiment admirables pendant les combats du 19. Aussi plusieurs de nos compagnies de marche ont elles été fort éprouvées.

La ferme de la Souilleuse a été enlevée à la baïonnette par le 107<sup>e</sup> bataillon de marche de la garde nationale, soutenu par les zouaves et les hommes de la compagnie du gaz. Deux premiers assauts ont été repoussés par l'ennemi.

Avant-hier, les balles et les obus des Prussiens, non seulement atteignaient nos voitures d'ambulance, mais par la régularité de leur tir semblaient viser. Ordre a été donné d'en retirer les drapeaux aux croix rouges et tous les insignes extérieurs qui pouvaient les faire reconnaître.

Le colonel du 109<sup>e</sup> régiment de marche a eu un cheval tué sous lui par une balle qui lui a en même temps traversé la jambe gauche mais seulement dans la partie du mollet. Cet officier a été transporté à l'ambulance du Grand-Hôtel.

Le colonel Langlois a eu le bras traversé par une balle. Le colonel Montbrisan, du Loiret, serait grièvement blessé.

L'ambulance des sœurs de France vient de recevoir deux blessés du 4<sup>e</sup> régiment de la garde royale prussienne. Ils ont été recueillis à Drancy. L'un s'appelle Anson Berich, sous-officier; l'autre, Johann Pork, soldat. Leur blessures sont graves.

On assure qu'un capitaine de frégate a encore été tué hier au fort de Montrouge. — Avant-hier, l'un de nos peintres les plus sympathiques, M. Jeanron, traversant avec son fils la place Saint-Germain-des-Près, a été frôlé par un obus qui, à près de deux mètres de l'endroit où ils se trouvaient, a détaché la main du poignet à un jeune homme d'une quinzaine d'années qui suivait la même route.

Depuis deux jours, le ralentissement du feu ennemi, s'est accentué de plus en plus. Néanmoins il est constaté officiellement que les dommages causés sont relativement plus importants, ce qui peut-être imputé au hasard. En revanche, nos établissements publics tels que le Val-de-Grâce, l'hospice de la Pitié, la boulangerie centrale, le Panthéon, atteints journellement, n'ont pas été touchés pendant ces 36 heures. Le 3<sup>e</sup> arrondissement, compris dans ce périmètre, jouit donc depuis deux jours d'un calme relatif, à part un obus tombé dans la cour du collège de France et un autre projectile éclaté dans la rue de la Parcheminerie n<sup>o</sup> 7. Cet obus, en pénétrant par une fenêtre du 3<sup>e</sup> étage, a frappé mortellement deux jeunes enfants dont l'aîné avait à peine quatorze ans, et a en outre grièvement blessé leur mère, transportée d'urgence à l'Hôtel-Dieu. Le chef de la famille a été atteint légèrement au bras.

Le quartier du Jardin des Plantes a reçu ses projectiles quotidiens: l'un d'eux a pénétré dans l'appartement de M. Neille Edwards, l'éminent professeur du Muséum, et y a causé des dégâts très-importants.

On a observé que les Prussiens rapprochaient leurs canons Krupp pendant les nuits brumeuses et que de cette façon ils pouvaient atteindre les quartiers qui

se croyaient à l'abri du bombardement. C'est ainsi qu'il y a deux jours, il est tombé un obus sur le poste télégraphique de la rue de Grenelle Saint-Germain, près de la rue de Belle-Chasse.

#### FAITS DIVERS

Avant-hier, M. Lavasseur était en chaire dans une salle du collège de France, faisant son cours habituel d'économie politique. Les auditeurs écoutaient le maître en silence, lorsqu'un obus pénétrant par une fenêtre de la salle vint tomber sur les marches de l'escalier de la tribune où siégeait M. Lavasseur. Le professeur était debout, s'interrompant un moment pour jeter un regard sur l'engin de mort qui venait ainsi le visiter, et, après s'être assuré que les éclats de projectile n'avaient atteint personne, M. Lavasseur, aussi calme qu'apparavant, dit à son auditoire: si cela ne vous gêne pas, messieurs, nous continuerons notre cours. Les applaudissements ont éclaté, chacun est resté bravement sur son siège.

Mme Paul Penet, fille de l'illustre philosophe Théodore Souffray, est morte avant hier. Fort instruite, très indépendante d'opinions, d'une hauteur de vues remarquable; elle rappelait à ceux qui avaient l'honneur de fréquenter son salon, l'érudition et la finesse de l'auteur de *Corinne*.

M. Charles Guimery, statuaire éminent, ancien prix de Rome, vient de mourir.

#### DERNIERS AVIS

Les Prussiens ont commencé le bombardement de Saint-Denis. Les forts leur répondent. Le général Trochu est parti vers 1 heure vers St-Denis.

Il y a également une vive canonnade dans le Sud.

Quelques journaux ont beaucoup exagéré le chiffre de nos pertes dans la journée du 19. D'après des renseignements puisés à bonne source nous croyons pouvoir dire que ce chiffre n'atteint pas 3,000 morts, blessés ou disparus.

Depuis ce matin la halle aux blés et les rues qui l'avoisinent sont encombrées par des voitures de cultivateurs qui amènent des sacs remplis de seigles, d'orge ou d'avoine qu'ils avaient cachés ou conservés comme grains de semence. Cet arrivage permettra à la mairie de Paris de prolonger de plusieurs jours l'alimentation de Paris.

On remarque sur la place de l'Hôtel-de-Ville un plus grand nombre de groupes de d'habitude. On y discute partout avec plus ou moins de vivacité la question de l'alimentation, les événements militaires qui se sont passés jeudi à Montretout ainsi que le résultat de la rencontre de Chanzy avec le prince Frédéric-Charles.

Paris, 21 janvier 1870.

Il n'y a aujourd'hui nulle trace d'agitation à Paris. Mais partout, dans les groupes qui se forment, soit sur les boulevards, soit dans les alentours de l'Hôtel-de-Ville, l'on entend répéter que la situation n'est pas désespérée, qu'il faut reprendre courage et recommencer la lutte de nouveau. S'il faut en croire la vérité, le général Trochu aurait envoyé sa démission de gouverneur de Paris à ses collègues qui l'auraient refusée. D'un autre côté, M. Jules Favre aurait réuni hier les maires de Paris avec les membres du gouvernement de la défense et aurait, dit-on, proposé aux chefs des municipalités de leur remettre leurs pouvoirs. Les maires auraient refusé aussi et l'on se serait séparé sans rien décider.

Il paraît que les premiers rapports qui évaluaient à six ou huit mille hommes les chiffres de nos pertes étaient fort exagérés de plus de moitié.

Un des chefs actuels de la défense avait proposé une liste de généraux qu'il s'associerait. Il demande cent cinquante mille hommes pour débiter Paris.

Le général Trochu n'a pas pu obtenir l'armistice de 48 heures qui lui était, disait-il, indispensable; les Prussiens n'ont accordé qu'un armistice de deux heures et ne nous ont pas permis d'entrer dans leurs lignes pour enterrer nos morts; ils ont affirmé que nos blessés prisonniers sont déjà installés et bien soignés à Versailles.

M. de Laferrière, chef de bataillon des mobiles de la Loire-Inférieure a été fait prisonnier à St-Cloud avec 300 hommes environ. — Il avait voulu occuper la position jusqu'au dernier moment, et s'est trouvé subitement entouré par des masses prussiennes, contre lesquelles une lutte prolongée était absolument impossible.

M. Delangle, officier d'ordonnance du général Trochu, a été tué dans la journée d'avant-hier.

Je vous annonçais hier que le colonel Langlois avait été blessé grièvement. La blessure est heureusement moins grave qu'on ne le craignait. — Nous nous croyons en mesure, dit le *Temps*, de rassurer les amis du brave colonel Langlois. Il est vrai que cet officier, qui s'est déjà distingué en de précédentes rencontres, a eu le bras traversé d'une balle; mais, si nous sommes bien informés, sa blessure ne donne pas d'inquiétude sérieuse.

Le peintre Regnault, qui avait exposé l'an dernier la *Salonie*, est vu nombre de ceux qui ont disparu. M. Pau Berneton, ancien député, qui faisait partie de la même compagnie que M. Regnault, s'est bravement battu sans recevoir aucune blessure. Le fils de M. Lemon (du *Pays*) a été grièvement blessé à sa sortie. Le 10<sup>e</sup> régiment de marche de la garde nationale, commandé par le colonel Brancan, a été littéralement décimé à l'attaque du château de Buzanval. Parmi les morts de cette journée on cite le marquis de Coriolis d'Espinoze, ancien capitaine de la garde nationale, âgé de 57 ans, engagé volontaire dans le 15<sup>e</sup> régiment de marche. Le bruit court que Maurice Bixio a été également tué, mais ce n'est qu'un bruit et l'espérer qu'il ne se confirme pas. Le bataillon des tirailleurs des Ternes, francs-tireurs à la branche de Houx, a été cruellement éprouvé dans la journée du 19. Le capitaine de Junnesmann a été tué, après avoir emporté, avec 25 hommes, la barricade ennemie qui précède Montretout. Le capitaine Guillon, âgé de 27 ans, a été tué en pénétrant l'un des premiers dans la redoute. Le capitaine Catalan a eu la mâchoire fracassée par une balle. Le lieutenant Giroux, âgé de 28 ans, a eu les deux jambes enlevées par un boulet. « On n'en a rien retrouvé », disait l'un de ceux qui ont ramassé cet héroïque soldat qui, pendant le trajet du champ de bataille à l'ambulance n'a cessé de crier: « En avant mes enfants! vive la République! » L'état de ces deux derniers est à peu près désespéré.

Le bombardement a repris la nuit dernière avec vivacité, notamment contre les quartiers du Val-de-Grâce, du Jardin des Plantes et de Plaisance. Les accidents ont été fréquents. La collection des fossiles du Muséum a été presque entièrement détruite. Le *Sicéle* a livré hier, au nom de ses souscripteurs, au ministre des travaux publics, la troisième batterie de canons, etc., se composant de la culasse. Cette batterie comprend: Le Salut, offert à la République par le Cercle du Commerce et de l'Industrie. — Le Hoche (offert à l'artillerie de la garde nationale par l'association des ouvriers tailleurs). — La Jeanne-d'Arc. — Le Franklin. — Le Jean-Bart. — Le Danton. — Des essais d'éclairage électrique ont eu lieu, hier soir, sur la place de la Concorde et paraissent avoir bien réussi. — On annonce au dernier moment que le bombardement de Saint-Denis serait commencé au dire des nouvelles.

#### BOURSE DE PARIS du 21 janvier

3% au c. ouverture au cours le plus élevé, 51; à partir de ce moment on a remonté successivement à 50.65, 50.70 et on ferme à 50.75 en baisse de 65 c. — F. c. on a fait au plus bas, comme au c. 50.60 après avoir ouvert ou fermé à 50.80, en baisse de 55 c. —

Le nouvel emprunt au c. a été coté de 70 c. à 51.71; fin c. il perd 65 c. à 51.70. — La Banque fait 2325. — Le 4 1/2 n'est pas coté.

#### Ordre Général à l'armée du Nord.

Au Quartier-Général, Lille, le 22 janvier 1871.

#### SOLDATS,

C'est un devoir impérieux pour votre général de vous rendre justice devant vos concitoyens. Vous pouvez être fiers de vous-mêmes, car vous avez bien mérité de la patrie.

Ce que vous avez souffert, ceux qui ne l'ont pas vu ne pourront jamais se l'imaginer, il n'y a personne à accuser de ces souffrances; les circonstances seules les ont causées.

En moins d'un mois, vous avez livré trois batailles à un ennemi dont l'Europe entière a peur. Vous lui avez tenu tête, vous l'avez vu reculer maintes fois devant vous, vous avez prouvé qu'il n'est pas invincible et que la défaite de la France n'est qu'une surprise amenée par l'ineptie d'un gouvernement absolu.

Les Prussiens ont trouvé dans de jeunes soldats à peine habillés et dans des gardes nationaux des adversaires capables de les vaincre. Qu'ils ramassent nos trainards et qu'ils s'en vantent dans leurs bulletins, peu importe! Ces fameux preneurs de canons n'ont pas encore touché à une de vos batteries. Honneur à vous! Quelques jours de repos et ceux qui ont juré la ruine de la France nous retrouveront debout devant eux.

Le Général commandant en chef de l'armée du Nord,  
Signé: FAIDHERBE.

On écrit à l'*Etoile belge* à la date du 21 janvier:

Tandis que le général en chef de l'armée du Nord semblait pousser son armée du côté d'Albert, de Corbie et d'Amiens, tandis que le colonel Isnard sortait de Cambrai pour reprendre Saint-Quentin, sur un ordre émané de Faidherbe, celui-ci faisait brusquement un coude, arrivait avec les gros de ses forces à St-Quentin même, où il avait son quartier-général mercredi matin, et se disposait à marcher sur Laon.

Evidemment la marche de Bourbaki sur Belfort, Epinal et Nancy avait pour conséquence une marche de Faidherbe sur Laon, Soissons, et, en dernier lieu, Reims. Qu'un mouvement de ce genre réussit par sa précipitation, sa spontanéité, et la face des choses changeait pour nos armées.

Faidherbe a trompé l'ennemi pendant plusieurs jours, car on me mande de Cambrai que le corps prussien envoyé pour se mesurer avec Faidherbe avait d'abord été dirigé sur Amiens et sur Albert. Le général prussien fut désappointé lorsqu'il apprit que Faidherbe était maître de St-Quentin.

C'est ce corps qui est arrivé le 19 au secours de von Goeben aux prises depuis deux jours avec Faidherbe, et qui a décidé la victoire en faveur des gros bataillons.

Une fois de plus les Prussiens ont usé de leur tactique et de nos moyens de transport pour conduire vers le lieu d'une lutte des renforts incessants.

Tenez pour certain que Faidherbe, avec moins de 40,000 hommes, a tenu tête d'abord à un chiffre égal qu'il allait écraser, puis, petit à petit, à un chiffre double, et qu'enfin, sur le milieu du deuxième jour, il n'avait pas moins de 100 000 hommes devant lui. Ce fait se comprend parfaitement et s'explique facilement. Sur quelques points d'une circonférence se trouvent des armées disséminées de loin en loin et qui ne peuvent se rejoindre, ayant en face d'elles d'autres armées qui les combattent.

Puis, au centre de la circonférence et pouvant rayonner sur tous les points, au moyen de voies de fer, un corps immense, puissamment armé et pourvu de moyens de locomotion rapide. Lorsque l'un des points extrêmes se ment, le centre envoie au point qui résiste des renforts considérables, et

Il faudrait que du noyau même du centre sortit une division puissante, au moyen de faire concorder les opérations quand il faut compter sur l'attaque d'un nouveau point pour porter à travers les aires la nouvelle du projet médité?

Cependant, le mouvement de Faidherbe, la bataille qui s'en est suivie semblent avoir été commandés par Paris même, car ils ont concouru avec la grande sorte que nous ne connaissons encore que par les dépêches du roi Guillaume. Je crois savoir qu'un personnage politique a commandé l'attaque à Faidherbe. Celui-ci doutait du succès final; avec son coup d'œil de stratège, il voyait que ses positions n'étaient pas favorables, il résistait; on lui dit: Le salut du pays l'ordonne, marchez! Il faut vous faire battre pour que Paris fasse un suprême effort, faites-vous battre, car il faut attirer au loin la plus grande partie de l'armée de Paris.

Et le calcul était juste, car plus de 40,000 hommes accoururent de Paris, dans la journée du 19, prendre part au combat contre Faidherbe, et, le lendemain même, ces mêmes hommes étaient dirigés de nouveau vers Paris. Si Faidherbe avait eu 25,000 hommes de troupes fraîches en réserve, le vaincu fut devenu le poursuivant du vainqueur, car la sortie coïncidait de Paris aurait exigé quand même le retour vers la capitale des renforts envoyés à von Goeben.

Aujourd'hui Faidherbe est à Cambrai que menacent les divisions de von Goeben. A Rumilly, village distant de 6 kilomètres de cette ville, les Prussiens évitent des travaux de siège, peut-être des bombardements, car ils brûlent les villes au lieu de les attaquer, ils déciment les populations au lieu de détruire les armées assiégées.

Le général Du Bassot, grièvement blessé au bas ventre d'un éclat d'obus, est à Lille; le général Paulze d'Ivoy, dont la division a été abîmée, est aussi à Lille dans le but de se reformer, on ne voit dans nos armées que ligards, moblots, marins, mobilisés, sales, en lambeaux, arrivant isolément ou par petits groupes; presque tous appartenant au 23<sup>e</sup> corps, le 22<sup>e</sup> étant presque intact; tous demandent quelques jours de repos, des chaussures, des cartouches et un nouveau combat. Pendant que le 22<sup>e</sup> corps résistera aux nouvelles attaques qui se produiront, le 23<sup>e</sup> se reformera et Faidherbe recouvrira de nouvelles chances de batailles. Un soldat tel que lui ne se décourage pas quand il sait qu'il a pour lui la confiance, je dis mieux, l'estime de son armée.

Un officier qui assistait au combat de St-Quentin m'a affirmé aujourd'hui que les bataillons de mobilisés lillois ont été admirables de bravoure et d'élan. Cela ne m'étonne pas je connais les sentiments de la plupart des chefs et de grand nombre de mobilisés; ils ont dû avoir la solidité de vieilles troupes. Les pertes qu'ils ont faites prouvaient au moins leur courage, car bien des noms aimés sont parmi les morts ou les blessés, et la liste en est longue.

Ce que l'on affirme de tous côtés, c'est que nos troupes, en se repliant, n'ont pas perdu d'artillerie ni de munitions. Ecrasés par le nombre, elles se sont repliées en ordre, tout en faisant des pertes sensibles en hommes, mais rien de plus.

#### Les procédés Prussiens

Nous avons reçu communication d'une lettre qui fera connaître à nos lecteurs comment les Allemands entendent les droits de la guerre. Ce n'est pas le premier exemple que nous ayons eu à signaler de l'arrogance des officiers ennemis et de leurs cupides ou gloutonnes exigences, mais la répétition ne peut nuire en pareille matière.

J'ai reçu, le 21 décembre 1870, le colonel de Krohn, faisant les fonctions de général, accompagné d'un adjutant, de deux secrétaires, de trois ordonnances. Une consommation de bois effrayante me faisait craindre que le feu ne fût mis à la cheminée, je fis un soir, en rentrant, demander au colonel (général) s'il pouvait me recevoir.

Presque aussitôt j'entrai, et le colonel (général) qui avait auprès de lui le médecin Kohn, me demanda comment je me portais.

L'échange de politesse faite, j'entrai en matière et demandai au colonel-général s'il ne pourrait faire des observations à son monde attendu qu'il y avait deux inconveniences: le premier de voir le feu mis aux cheminées, et

laisse glisser de l'autre, s'assied sur un petit tabouret aux pieds de l'archiduchesse et se met à contempler cette femme qu'il trouve belle comme un ange.

En effet, que de noblesse et de grâce dans ce visage ovale; quel charme dans le doux sourire de ces lèvres purpurines; quelle noble fierté dans ce front haut et pensif; qu'elles sont belles, les brillantes boucles noires de cette chevelure qui retombent sur ces joues pâles; qu'il est admirable et ravissant le regard de ces grands yeux noirs, tantôt pleins de feu, tantôt mélancoliques et humectés de larmes! Ses charmes sont encore relevés par ce teint brunâtre, auquel elle emprunte un cachet tout particulier, d'un frappant contraste avec le teint transparent des autres archiduchesses.

Isabelle, la tête doucement appuyée en arrière au tronc du myrte, lève les yeux au ciel, et le sourire s'efface peu à peu de ses lèvres. Quel contraste entre le sérieux de son visage et les regards rayonnants et brûlants de l'archiduc! Joseph était entièrement transformé depuis son mariage: son visage trahissait éloquentement la félicité la plus profonde, et toutes ses manières avaient un cachet d'amabilité et de sensibilité qu'elles n'avaient jamais eu jusque là.

Dans l'excès de son bonheur, il ne remarque pas que de légers nuages assombrissent le front d'Isabelle.

« Que le monde est beau! » dit-il après un long silence.

À ces mots, l'archiduchesse est saisie

d'un léger tremblement et elle abaisse lentement ses regards.

« Quo le monde est beau, Isabelle! répète-t-il. Il me semble qu'il ne m'a jamais souri comme à présent, comme depuis le jour où je suis heureux! »

Isabelle sourit, lui posa la main sur la tête et le regarda longtemps et affectueusement.

« Etes-vous donc heureux? demanda-t-elle enfin à voix basse.

« Une prière, ma chérie, dit-il après lui avoir baisé la main: quand nous sommes seuls avec le génie de notre amour et que Dieu seul nous entend, oublions l'étiquette espagnole et les honneurs et les dignités du monde, que j'entende alors de tes lèvres l'intime et cordial « tu »; que M<sup>me</sup> l'archiduchesse daigne alors n'être rien de plus qu'une femme chérie, adorée, permettant à son mari de la tutoyer, et lui rendant la pareille. Vex-tu, mon ange? »

« Je le veux bien, répondit-elle en rougissant, et je répète ma question: Es-tu donc heureux? »

Tant que tu es près de moi, le bonheur est à mes côtés, s'écria-t-il en lui saisissant les deux mains et les portant à ses lèvres. J'éprouve le besoin de te faire un aveu et j'espère que tu me pardonneras un crime dont je me suis rendu coupable. Quand l'impératrice me montra ton portrait, je consentis à t'épouser, mais mon cœur demeura froid; quelquefois même, à la pensée que le comte Bathian y était aller, me chercher

une femme, je désirais que le Ciel encombrât les routes d'une neige infranchissable, et que les lavines des Alpes ensevelissent ma fiancée, que je haïssais de toute mon âme sans la connaître. Quand on m'apprit que tu venais de toucher le sol autrichien, j'eus envie de m'enfuir dans un pays lointain où personne ne me connaîtrait, où personne pourrait me contraindre à donner ma main à une inconnue. Ne fus-je pas un barbare, un criminel méritant la peine capitale? »

« Tu ne fus qu'un prince infortuné sentant le poids de ses chaînes, et rien de plus.

« Je fus un criminel, mais j'ai expié mon crime; car le repos dont jouissait mon cœur a fait place à une flamme dévorante qui a déjà consumé tout mon passé et a fait de moi un nouvel homme, une créature au comble du bonheur. Et c'est toi qui as allumé cette flamme! Je t'appartiens tout entier et pour toujours, et sans toi plus de bonheur, plus de vie pour moi. Je t'aime d'un amour si immense, que je souffre de l'avoir qu'un seul cœur à te donner; s'il en battait cent dans ma poitrine, ils seraient tous pour toi!

Rêveur! dit Isabelle avec un doux sourire et de cette voix suave et tremblante qui résonnait comme une délicieuse musique aux oreilles de Joseph; rêveur! Avoir cent cœurs à donner, c'est n'en avoir aucun! Rien de comparable à un seul cœur rempli d'amour, car l'a-

mour est la plus belle révélation divine

« O ma prêtresse de l'amour, que tu sais bien interpréter les mystères de notre divinité! car ce n'est pas seulement la mienne, mais la nôtre, n'est-il pas vrai, Isabelle? Maintenant que je t'ai fait ma confession, regarde-moi et fais aussi la tienne. M'as-tu également maudit et haï? Etait-ce pour toi un objet d'horreur que d'épouser un inconnu, que d'enchaîner ton existence à celle d'un homme indifférent à ton cœur, et que la politique seule t'imposait? Parle sans restrictions m'as-tu bien abhorré? »

Il la regardait avec un rire si heureux, avec une si rayonnante expression d'amour et de confiance, que le visage d'Isabelle se couvrit d'un léger incarnat.

« Non, répondit-elle, en mêlant son rire au sien, je ne t'ai ni abhorré, ni haï; car, depuis longtemps, tu n'étais plus un étranger pour moi. On m'avait déjà parlé souvent du jeune archiduc Joseph; on m'avait peint son cœur noble, ardent, passionné; et quand j'appris que c'était à lui qu'on me destinait, je le plaignis, et non pas moi.

« Et pourquoi lui? »

« Parce qu'il lui fallait épouser à contre-cœur une princesse obscure, indigne de lui l'incapable de satisfaire à ses aspirations élevées et à ses justes prétentions. Oh! la pauvre Isabelle de Parme n'est pas faite pour être impératrice!

« Eussé-je à lui offrir le premier trône du monde, elle en serait toujours la plus belle ornement; Isabelle est digne d'être la

souveraine du monde entier. Oh! jure-moi que tu ne me quitteras jamais; car, sans toi, je ne pourrais plus supporter la vie! poursuivit-il en lui jetant les deux bras autour de la taille et la pressant sur son cœur avec transport. Jure-moi, chérie, de rester toujours près de moi.

« Je jure, répondit-elle solennellement, de ne pas te quitter que Dieu ne me rappelle à lui!

« Veuille le Ciel que ce ne soit pas de mon vivant! L'amour est cruel; je désire que tu me fermes les yeux à mon heure suprême.

« Dieu n'exaucera pas ce vœu, Joseph; car Dieu est l'amour, et tu dis que l'amour est cruel! »

Elle penchait doucement la tête et les longues boucles de ses cheveux noirs s'épandirent comme un voile de deuil devant son visage. Joseph en lui donnant un baiser, lui laissa tomber sur la joue une larme brillante.

« O Isabelle, reprit-il, que le monde est beau quand je te tiens ainsi dans mes bras! Oh, aime moi! Et si tu ne le peux pas, affecte au moins de le faire; car sans ton amour, je ne serais plus désormais qu'un infortuné voué au désespoir. Oh! je t'en conjure par tout ce qui est sacré pour toi, dis-moi la vérité, Isabelle, m'aimes-tu? »

« O Isabelle, reprit-il, que le monde est beau quand je te tiens ainsi dans mes bras! Oh, aime moi! Et si tu ne le peux pas, affecte au moins de le faire; car sans ton amour, je ne serais plus désormais qu'un infortuné voué au désespoir. Oh! je t'en conjure par tout ce qui est sacré pour toi, dis-moi la vérité, Isabelle, m'aimes-tu? »

(La suite à un prochain numéro.)